

## Clémence

La petite fille est assise dans un carré de soleil que découpe la fenêtre. Près d'elle, sa poupée abandonnée, désarticulée, sans vie. Les autres enfants poursuivent des ennemis invisibles et féroces à grands renforts de cris pour se donner du courage.

Clémence est toute seule, elle est en train de devenir grande, personne ne s'en aperçoit.

Elle voudrait les bras tendres de sa mère, sa mère n'est pas là. Elle voudrait la main immense de son père, son père est tout occupé des garçons qui l'entraînent dans leurs combats héroïques auxquels il semble croire aussi. Il y a bien Simon, ce grand-père qu'elle connaît à peine et qui, un jour, a posé sur elle un regard profond et étonné comme s'il découvrait en elle un peu de lui ; mais Simon parle, il l'a déjà oubliée.

La lumière frémit au bord des yeux de Clémence, pleins de larmes à venir. Clémence n'aime pas pleurer. Elle devient toute rouge alors, son nez coule, on lui dit combien elle est laide à pleurnicher ainsi. On voit toujours ses larmes, jamais ses chagrins, on n'entend pas les coups sourds de son cœur oppressé par ses propres élans. Comme si la gravité ne pouvait pas venir aux filles ! Souvent sa mère la bouscule, ignorante de ses inquiétudes et soucieuse des seules peines de son frère. Clémence se souvient des derniers mois qui ont précédé la séparation de ses parents ; il fallait rester bien sage, encore et encore être raisonnable comme une grande parce que le petit, lui, souffrait tant de la situation ! Alors Clémence se faisait pour eux douceur câline, grande fille sérieuse et réfléchie. Mais en elle brûlait d'un feu rageur le sentiment d'une injustice dont elle ne saisissait pas la raison. Toute cette révolte contenue et qu'elle n'avait pas voulue lui laissait dans la bouche l'écume amère de l'angoisse et de la culpabilité née d'une faute inconnue. On la voulait légère et souriante, affectueuse et disponible. Elle s'épuisait à le paraître, convaincue de la nécessité de ne pas déplaire pour être aussi aimée à son tour. Comme elle avait le désir d'être cajolée, consolée... mais elle savait d'instinct qu'on ne doit pas révéler soi-même sa propre misère... Ils auraient dû voir tout seuls combien son cœur est tendre.

La petite fille à la dérive dans sa flaque de lumière est absorbée par ses ongles qu'elle ronge avec patience, mettant le bout de ses doigts au supplice de ces petits fragments de peau arrachés les uns après les autres. Elle aime sentir alors les pulsations du sang qu'elle perçoit distinctement quand la chair est à vif.

Ça fait comme une douleur visible, comme une bonne raison d'avoir l'âme en peine. Quand elle sera grande, elle partira et n'aimera plus personne. Elle sera bien tranquille ! Aimer les gens, c'est trop difficile, il faut tout leur donner et eux ne le voient même pas. Et ça n'a pas de fin, on ne peut pas s'arrêter un peu de les aimer, ils ne comprendraient pas. Puis surtout on ne choisit pas de les aimer. Ça vient on ne sait pas pourquoi. C'est l'amour d'eux qui s'installe au dedans de soi et après on est responsable de ça ; il faut aller jusqu'au bout de cet amour, il faut les aimer tout le temps. C'est très fatiguant et ça fait mal au cœur parce qu'on sent qu'eux, ils ne vous aiment jamais autant. Alors on est toute seule... bien sûr ça fait comme un ami cette solitude, mais des fois, c'est trop lourd à porter.

Ce qu'elle aime Clémence, ce sont les moments où elle s'oublie mais ça n'arrive pas souvent. Par exemple, elle joue à la marchande, elle s'applique de toutes ses forces, elle s'installe vraiment dans le jeu, elle ne bâcle pas les choses. Pourtant au bout d'un certain temps, presque à chaque fois, c'est le jeu qui l'oublie, elle reste là, arrêtée, suspendue au dessus de son plaisir qui est parti tout seul de son côté. Sa mère ne supporte pas de la voir ainsi, un peu hébétée, entre rêve et réalité.

« Mais joue donc » lui dit-elle.

Alors pour lui faire plaisir elle recommence à jouer mais elle n'y est plus vraiment, elle fait semblant...

Le crépuscule s'approche. La petite fille est assise dans un dernier rayon de soleil orangé qui fait ses genoux tout ronds et tout doux. Elle frotte doucement de son index droit les plis entre chacun de ses orteils, à la recherche de petites poussières grasses qu'elle roule ensuite pensivement entre ses doigts. Personne ne fait attention à elle. Les plus grands occupent la pièce de grosses phrases sonores qui semblent si graves, si importantes, que le monde devrait bien s'arrêter. Les enfants ont disparu dans la cuisine, ils mangent des gâteaux en buvant du sirop. Clémence songe un instant à aller boire un verre de menthe à l'eau. Elle déteste, c'est si fort et si sucré à la fois ! Mais la couleur est belle, comme pleine d'invitations, comme pleine de promesses de bonheur. Le bonheur est vert, bien sûr, ou rouge étincelant dans un verre de grenadine. Parfois Clémence prend ses peintures et dilue dans un pot à confiture une grosse noisette de gouache émeraude ; si elle ne rajoute pas trop d'eau, elle a la terre et la mer pour elle toute seule, elle n'a pas besoin de papier. Dans le pot avec son pinceau elle fait le vent dans les arbres et les vagues dans l'océan, elle voyage de marées en tempêtes, de brises en étales. A son retour, vite, elle jette le contenu

de son pot dans l'évier et range ses peintures. Il ne faut pas gaspiller les couleurs, dirait sa mère en constatant qu'elle n'a rien dessiné. Sa mère, qui ne voit jamais dans ses yeux toutes les îles et tous les continents qu'elle y a installés.

Sur les pieds de la petite fille le dernier rayon de soleil orangé s'éteint tout doucement.

Françoise Chauvelier, Paris, 23 septembre 2000